



NOUVELLE SÉRIE

ARGENTINE



D 2149 • Ar9
1-15 mai 1997

Diffusion de l'information sur l'Amérique latine

DIAL • 38, rue du Doyenné - 69005 Lyon - France • Tél. 72 77 00 26 - Fax 72 40 96 70

MOTS-CLEFS
Crise économique
Pauvreté
Logement
Ville
Emploi

LA NOUVELLE PAUVRETÉ DANS L'ARGENTINE DE CETTE FIN DE SIÈCLE

L'Argentine connaît un fort développement des situations de pauvreté. On y distingue, comme on le fait d'ailleurs en France, les "nouveaux pauvres" et les "pauvres traditionnels" qui constituent le noyau d'une pauvreté plus ancienne. Le nombre croissant des nouveaux pauvres est lié à l'aggravation du chômage. Celui-ci provoque dans la société argentine une précarisation des modes de vie et des perspectives d'avenir. Comme dans beaucoup de pays, la nouvelle pauvreté est un processus d'appauvrissement. Nous publions à ce sujet deux

articles parus dans *Desafios urbanos*, décembre 1996-janvier 1997 (revue argentine affiliée au Conseil d'éducation des adultes en Amérique latine). Le premier est signé par Roberto Reyna, rédacteur à ce périodique, l'autre est une interview de Artemio López, sociologue. Nous joignons à ces textes un autre article signé de José C. Escudero et paru dans *Madres de la Plaza de Mayo*, juin 1996 (Argentine), soulignant avec humour qu'il peut être fort agréable de vivre dans un pays où s'accroît la pauvreté !

"NOUVEAUX PAUVRES" ET "PAUVRES HISTORIQUES"

Quand on parle de pauvreté en Argentine, la première image qui apparaît est généralement celle des cités d'urgence. Ce sont les habitations des "pauvres historiques" qui sont pour la plupart les héritiers de la situation de leurs parents et grands-parents.

Pour cette raison peut-être certains utilisent toujours l'expression de "poches de pauvreté", comme phénomène résiduel typique des grandes villes en dépit du fait que les cités sont toujours plus nombreuses et hébergent un nombre croissant d'habitants. Dans le cas de la ville de Córdoba, selon les données du Service de l'habitat et de l'action sociale (SEAS), dans la dernière décennie la quantité des cités est passée de 83 à 107, avec une population de 73 000 personnes.

Mais il existe aussi une "pauvreté acquise" qui, au cours des dernières années, a commencé à se répandre

dans des secteurs sociaux qui historiquement jouissaient de conditions de vie bien supérieures à celles qu'ils ont actuellement. Ils sont de façon notoire les principales victimes des politiques d'ajustement qui ont commencé à être mises en oeuvre au milieu des années 70 et qui se sont accentuées fortement sous l'administration de Menem.

Quand on dit que ces franges sociales appauvries ou paupérisées sont les grands perdants de ce modèle de concentration économique aiguë, d'inégalités considérables dans la distribution des revenus et de niveau élevé de chômage, on ne veut en aucune façon

SOMMAIRE

> ARGENTINE : La nouvelle pauvreté dans l'Argentine de cette fin de siècle (1-6)

> COSTA RICA : Problèmes d'immigration (9-11)

> COLOMBIE : Un collectif d'avocats dénonce les mécanismes qui favorisent l'impunité (7-8)

dire que la situation des pauvres historiques ou "structuraux", comme les appellent les sociologues, se soit modifiée.

En réalité la situation des pauvres structuraux, ceux qui ont des "besoins de base insatisfaits", c'est-à-dire qui ont certaines carences en matière d'habitat, d'eau potable, de sanitaires, etc., s'est beaucoup dégradée ces dernières années. Cette frange sociale, en dépit des manques dont elle souffrait, disposait auparavant de revenus suffisants pour s'alimenter et se vêtir, mais aujourd'hui sa situation s'est aggravée à un point extrême.

Qui sont les nouveaux pauvres ?

L'arrivée des nouveaux pauvres dans le monde de la pauvreté est, comme on le disait, un phénomène relativement nouveau qui a considérablement changé la carte sociale du pays. Par exemple, une étude d'Alberto Minujin, réalisée dans l'agglomération de Buenos Aires montre que, bien que les pourcentages des pauvres historiques soient restés stables entre 1980 et 1987, pendant cette même période le nombre des nouveaux pauvres a triplé, passant de 7,5 % à 22,7 %. (...)

Cette situation se reproduit à travers tout le pays et tend à s'accroître de jour en jour. Mais il n'est pas évident de repérer ce fait étant donné que la pauvreté des nouveaux pauvres est, comme on l'a signalé en de multiples occasions, une pauvreté cachée, "derrière les portes". De plus cette pauvreté recouvre un éventail très hétérogène qui va des petits commerçants ou des industriels ruinés jusqu'aux ouvriers spécialisés au chômage, en passant par les retraités, les enseignants et employés du public aux faibles revenus, ainsi que par les jeunes qui ne parviennent pas à accéder à un premier emploi conforme à leurs études et à leurs aspirations, les industriels touchés par la crise des économies régionales, les techniciens et les professions libérales, les artisans qualifiés, les employés de banques ou les chauffeurs de taxis.

Cependant, tous ne sont pas tombés de la même façon en dessous du "seuil de pauvreté", frontière qui permet ou non

d'accéder au panier de base des biens et des services. Dans certains cas, la chute a été abrupte comme ce peut être le cas d'un entrepreneur victime de l'hyperinflation ou d'une dévaluation brutale du peso, ou bien d'un travailleur qui a reçu un jour sa lettre de licenciement. Dans d'autres cas, le processus a été lent, quasi imperceptible, en raison d'une diminution progressive des revenus. Un exemple suffit : le salaire moyen dans l'administration nationale qui a été de 274 en 1974, diminue de 100 en 1983 et tombe à 58 en 1989.

Un autre facteur qui rend difficile la mesure est la dispersion géographique. Alors que les pauvres structuraux sont généralement installés dans les cités ou dans les quartiers les plus modestes, les nouveaux pauvres peuvent se trouver dans des appartements au centre ville ou dans les habitations de n'importe quel quartier de classe moyenne des grandes villes. Il n'y a pas de quartier homogène qui regroupe les nouveaux pauvres. Il est sûr que dans certains cas la crise les pousse vers les cités. Pendant des années, dans un lieu d'installation précaire à Buenos Aires, il y eut une énorme pancarte avec l'inscription "Bienvenue à la classe moyenne", mais ceux qui vinrent ici sont peu nombreux. Et quand ils viennent là, ils connaissent de multiples problèmes d'intégration. Graciela Palomeque, du bureau exécutif de l'Union des organisations de base pour les droits sociaux (UOBDS), a raconté une fois les contradictions qu'engendre cette situation : "Ça se passe très mal. Ils doivent abandonner en chemin des choses auxquelles les habitants des cités n'accèdent jamais : une habitation correcte, le téléphone, l'éducation et une bonne nourriture. Il y a des cas où les familles de la classe moyenne déjà enracinées dans la cité refusent de ne plus envoyer leurs enfants à l'école

PRIVATIONS

Un jour, le 11 décembre 1996, alors que nous avions les enfants à l'école, et que nous étions dans une situation socialement stable nous permettant de vivre dans la dignité, nous nous sommes retrouvés le mois suivant sans disposer des moyens pour acheter un kilo d'os pour faire une soupe de mauvaise qualité. Il a fallu un mois pour que ma femme et moi parvenions à nous réadapter économiquement dans la société. Pendant ce laps de temps, nous n'avons pas vécu véritablement de la charité, mais de l'aide de nos amis qui nous apportaient à manger pour nos enfants.

Avant, je vivais selon un cycle, celui de mon temps de travail et un autre, celui de mon temps de repos que je consacrais à la lecture ou à mes relations sociales ; maintenant, en essayant de survivre dans la rue, ce rythme n'existe plus. Aujourd'hui prévalent l'absence de revenus effectifs et sûrs ainsi que l'insécurité constante de quelqu'un qui vit dans la rue à la recherche du peu d'argent grâce auquel il pourra acheter les cahiers scolaires pour les enfants et les tickets de transport. Dans ce pays, si on n'a pas d'argent, on ne peut plus se déplacer, et bien que des cas comme le nôtre soient connus de tous, nous sommes en plus accablés par les impôts".

Salvador Cesar
Desafios Urbanos

privé (...) et de plus, ils refusent de manger à la soupe populaire. Mais c'est bien qu'ils résistent parce que nous aussi nous résistons. À la soupe, aux subsides, aux bourses. Ce qui se passe, c'est que nous pensons qu'il n'y a pas d'autre solution aujourd'hui".

Un processus collectif

Les nouveaux pauvres ressemblent chaque fois davantage aux pauvres historiques en ce sens qu'ils doivent restreindre leur consommation ou en raison de la précarité de leur travail et de l'absence d'une couverture correcte pour la santé, mais en général leurs situations professionnelles et person-

nelles, la place accordée à l'éducation, leurs niveaux culturels ou leur façon de planifier leur propre développement familial ne sont pas très différents de ceux des secteurs des classes moyennes non affectées par les politiques d'ajustement.

Parfois, ceci explique en partie ce mélange de drame, de honte et d'angoisse avec lesquels ils vivent leur chute au sein de la pyramide sociale. Bien au-delà de l'effort qu'ont déployé les générations précédentes ou eux-mêmes, il est clair qu'ils ont grandi dans la période de croissance du pays. Et maintenant, victimes d'une débâcle produite par un modèle injuste et excluant, ils ne perçoivent pas que leur marginalisation s'inscrit également dans un mouvement collectif. C'est pourquoi ils vivent en se sous-estimant, considérant leur échec comme le résultat d'une incapacité personnelle et ils croient pouvoir "y échapper" individuellement. Ils pensent en définitive qu'ils passent par une étape transitoire, conjoncturelle, alors que les conditions du marché du travail en Argentine et les caractéristiques du modèle montrent que l'appauvrissement tend à devenir permanent.

Il n'est pas inutile de rappeler qu'une bonne partie de ces populations ont soutenu avec enthousiasme le démantèlement de l'État, la privatisation sans contrôle des entreprises publiques, les coupes faites dans les dépenses sociales, la décentralisation et le manque de financement des services de santé et d'éducation ainsi que la flexibilité dans le monde du travail.

Peut-on apprendre à être pauvre ?

À la différence des pauvres historiques, les nouveaux pauvres dans leur majorité disposent d'un plus grand capital matériel (maisons, voitures dans certains cas, quelques épargnes dans d'autres cas) et culturel qui se traduit dans un certain niveau d'éducation, des relations, une expérience et une capacité de gestion. Mais la nouvelle situation les oblige à consommer leur réserves matérielles (vendre la voiture ou la maison), à réduire sensiblement leurs dépenses, à renoncer à des comportements habituels comme manger au restaurant, voyager, participer à un club, acheter des journaux, des revues et des livres, envoyer ses enfants à l'école privée, c'est-à-dire vivre véritablement avec moins de choses.

Comme on l'a signalé plus haut, lorsqu'ils décrivent leur situation, ils tentent d'adoucir les aspects les plus douloureux de leur chute. Il est très difficile, par exemple, qu'ils s'inscrivent pour recevoir des bourses alimentaires ou qu'ils permettent à leur enfants mineurs de prendre à l'extérieur quelque travail. Au contraire, ils essaient de faire en sorte que les enfants achèvent leurs cycles d'études, étant donné qu'ils considèrent l'éducation non seulement comme la base d'un avenir meilleur mais aussi comme un élément leur permettant de réaffirmer leur appartenance à la classe moyenne. On l'a remarqué dans de nombreux témoignages qu'on pouvait écouter au cours de la manifestation massive du 23 août 1996 à Córdoba

pour refuser la "réforme du système éducatif", réalisée par l'administration de Ramón Mestre.

L'État manque totalement de politique dynamique pour ces franges sociales et elles-mêmes paraissent incapables actuellement d'imaginer des actions collectives pour défendre leur niveau de vie. L'hétérogénéité des nouveaux pauvres, leur dispersion géographique et leur refus de s'accepter comme faisant partie d'une nouvelle couche sociale en déclin, renforce évidemment ces limites. Leurs revendications ne sont pas habituellement très cohérentes et ils prennent comme axe majeur des thèmes comme la sécurité urbaine qui, quelle que soit la légitimité de cette question, se révèlent insuffisants pour organiser une revendication collective, énergique et efficace.

La tension considérable qu'il y a entre leurs conditions matérielles d'existence et leurs échelles de valeurs et de croyances engendre un mélange de dépression, de résignation et de colère. Seuls peuvent surmonter cette situation ceux qui sont capables de comprendre les causes économiques, politiques et sociales de la décadence et percevoir la nécessité de mettre en oeuvre des actions qui dépassent le plan individuel et qui orientent évidemment vers un pays construit sur la base d'un modèle capable de créer des emplois et de réduire les inégalités sociales.

Mais il est certain que cette classe moyenne importante qui faisait de l'Argentine un pays avec une physiologie particulière en Amérique latine, est aujourd'hui en voie d'extinction. Une partie de la population, la moins nombreuse a amélioré sa position sociale, mais la grande majorité est assise sur un toboggan qui conduit à la pauvreté et à l'exclusion sociale. Il est dur de reconnaître collectivement cette situation et il est encore pire de surmonter la pudeur qui empêche de parler personnellement de sa propre déroute, mais si on n'assume pas la réalité, il sera impossible d'espérer dans la construction d'un avenir différent.

UNE CRISE PASSAGÈRE ?

"Je suis absolument pessimiste parce que dans un système libéral et capitaliste la pitié pour l'homme de travail n'existe pas. Il s'agit d'un système cruel qui nous marginalise de plus en plus et dans lequel, si l'on peut le dire, nous formons une société parallèle. La société se compose donc de deux parties : une partie, celle des gens établis et celle des "sans-terre", ceux qui ne disposent d'aucune protection, les laissés pour compte, ceux dont même les plaintes exprimées depuis quatre ans ne sont pas entendues.

À partir de mon analyse très personnelle sur l'orientation actuelle de la société, je vois qu'il est impossible d'envisager à court terme une issue collective. Nous sommes trop individualistes et ne prenons soin que notre petite parcelle à nous. Il est très difficile d'être solidaire avec celui qui se trouve dans la même situation que nous car la situation est désespérante".

Jorge Jadra
Desafios urbanos

Roberto Reyna
Desafios urbanos

L'INCERTITUDE POLITIQUE DES NOUVEAUX PAUVRES

(...) **Quel type de phénomène développe la nouvelle pauvreté ?**

Artemio López : À la différence de la pauvreté structurelle qui est liée fondamentalement aux conditions de logement et au niveau d'éducation du chef de famille et de ceux qui habitent dans le noyau familial, la nouvelle pauvreté est liée à la dégradation des rentrées d'argent au foyer. Ces foyers bien qu'ils continuent à maintenir des conditions de logement acceptables, de bons niveaux d'études pour le chef de famille et son entourage, un ensemble de conditions satisfaisantes, voient cependant s'amenuiser leurs revenus jusqu'à se situer en-dessous du seuil de pauvreté, du fait de la dégradation progressive des rentrées d'argent ou de l'impact du chômage qui atteint certains de leurs membres. Ce phénomène de diminution des revenus, qui fait basculer en dessous du seuil de pauvreté est caractéristique de la pauvreté en termes des revenus. (...)

Comment les nouveaux pauvres affrontent-ils leur déclin ? Est-il perçu comme un phénomène conjoncturel dont ils sont personnellement responsables ou ont-ils conscience de son caractère plus global et permanent ?

Artemio López : (...) Ce qui plane à l'horizon de la nouvelle pauvreté, c'est le sentiment d'incertitude. Les nouveaux pauvres sont les grands responsables de l'augmentation du vote blanc et de l'abstentionnisme national. De 1985 à ce jour l'abstentionnisme aux élections nationales est passé de 2 500 000 citoyens à 4 300 000 en 1995, aux dernières élections nationales. Une augmentation si nette de l'abstentionnisme, ajoutée à celle du vote blanc qui, dans cette même période de 1985-1995, est passé de 200 000 à presque 850 000, est très liée au phé-

nomène de la nouvelle pauvreté. On a là également une piste pour évaluer le monde symbolique dans lequel se développe ce phénomène de pauvreté tardive qui marque la dynamique sociale nationale de cette fin de millénaire. (...)

Cela s'exprime sous forme d'immobilisme et d'absence de participation.

Une des caractéristiques est l'immobilisme et l'absence de participation. D'autre part, il faut signaler que ces nouveaux pauvres portent une responsabilité importante dans l'apparition et le succès de troisièmes forces. Je parle de troisièmes forces par delà leur caractère idéologique. La fissure dans l'architecture bipartite traditionnelle du système politique argentin va de pair avec la recherche de la part de ces secteurs moyens en situation de pauvreté ou en déclin, de nouvelles propositions électorales. Ils ont été responsables de l'apparition du FREPASO¹ en tant que force politique nationale, mais ils ont également été responsables du succès de la proposition électorale venue du dictateur Domingo Bussi². Dans la société de Tucumán si l'on fait des découpages à caractère socio-économique, on va observer que le phénomène du "bussisme" s'articule fortement aux secteurs moyens appauvris. Un phénomène typique de la nouvelle pauvreté. Dans cette frange idéologique qui va de Bussi au FREPASO, en passant par toute la panoplie idéologique active aujourd'hui dans le pays, on trouve la trace dramatique de la recherche d'horizons politiques très incertains de la part des nouveaux pauvres. (...)

À partir de tout ceci, comment ces secteurs vivent-ils leur chute ? Croient-ils en une possibilité d'en sortir ou ont-ils tendance à se rési-

gner à leur nouvelle situation dans l'échelle sociale ?

Artemio López : Il y a un sentiment de résignation et de démobilisation généralisé dans l'ensemble de la société de Buenos Aires et les secteurs des classes moyennes en situation de pauvreté ne sont pas étrangers à cette dynamique de démobilisation et de paralysie. La cause de l'appauvrissement tout autant que la solution possible à cette situation sont avant tout vécues selon une dimension individuelle. Ils n'ont pas encore perçu les liens communautaires qui lient l'appauvrissement d'une famille avec une autre et qui en font un phénomène social communautaire et non un phénomène qui doit être pensé et résolu dans le cadre strict du foyer. Le foyer est, entre autres choses et de façon symbolique, l'espace où se concrétise et où est localisé presque tout le phénomène de la nouvelle pauvreté. Tous les analystes de la nouvelle pauvreté sont d'accord pour dire que c'est un phénomène caché "derrière la porte", qu'on ne la perçoit qu'une fois franchi le seuil des foyers et qu'à l'intérieur du foyer on vit dramatiquement l'appauvrissement subi et la perte d'un horizon socio-économique, comme s'il s'agissait d'un drame quasi personnel.

Y a-t-il dissimulation totale de la situation ?

Artemio López : Exactement. Il est très difficile que la nouvelle pauvreté imprime sa marque sur le paysage urbain autant que le fait la pauvreté structurelle et qu'elle soit ainsi visible par le touriste non informé. Ces secteurs ont constitué, un temps, la plaque tournante fondamentale de la société argentine de classe moyenne en développement et aujourd'hui ils vivent le déclin comme une question de frustration et d'échec personnel ou familial.

Desafios urbanos

1. Front pour un pays solidaire (centre gauche). Cette coalition constitue la troisième force politique du pays (NdT).

2. Le général Domingo Bussi pendant la dictature dirigeait la province de Tucumán et son camp d'internement ; vingt ans plus tard, en 1995, il a été élu gouverneur de sa province (NdT).



VIVRE DANS LE TIERS MONDE PEUT ÊTRE FORT AGRÉABLE

Si on prend en compte certains indicateurs - taux élevé de sous-emploi et de chômage, répartition toujours moins bonne des revenus, impôts frappant de façon sélective le consommateur et les pauvres, couverture réduite de la sécurité sociale, filet insuffisant pour contenir le nombre d'exclus et de marginaux, retraites peu élevées, indépendance trop limitée de la justice, corruption élevée - l'Argentine est aujourd'hui un pays du tiers monde, plus qu'il y a vingt ans au moment du coup d'État militaire en 1976. Ceci n'est pas entièrement mauvais : vivre dans le tiers monde a quelques avantages.

Des services et des avantages inaccessibles ailleurs

Si on a de l'argent, vivre dans le tiers monde peut finir par être fort agréable. Avec les fortes inégalités qu'il y a dans la répartition des revenus, la fraction la plus riche de la population (disons les 10 % les plus riches) peut s'offrir des services et des avantages qui seraient inaccessibles à un groupe semblable vivant dans un pays du "premier monde". Pour les riches de ces pays, il est devenu difficile d'avoir certaines commodités car celles-ci sont comparativement trop chères et parce que peu de citoyens du premier monde veulent les assurer : cuisiniers, domestiques logeant sur place, nurses, secrétaires en tout genre, jardiniers, chauffeurs, gardiens privés chargés de la sécurité, services à domicile de toute espèce. En Argentine, où la différence entre les riches et les pauvres a tant augmenté, disons que pour les 20 % les plus pauvres ou pour les jeunes en recherche d'un premier travail, l'absence d'emploi est tout à fait dramatique. Il y a plusieurs millions de personnes prêtes à offrir leurs services contre une rémunération très faible

qu'elles sont heureuses de pouvoir obtenir.

Dans le tiers monde et en Argentine, les personnes qui travaillent à leur compte pratiquent des horaires très étendus pour proposer leurs services. L'Argentine est le pays des kiosques et des commerces ouverts à toute heure. Nous sommes loin de ces pays antipathiques du premier monde avec des heures d'ouverture si limitées, des fins de semaines et des jours fériés respectés si strictement. Là-bas, pour trouver quelque chose d'ouvert le dimanche, il faut aller à l'aéroport ou dans une gare de chemin de fer, tandis qu'ici nous pouvons trouver au coin de la rue ce que nous cherchons. Dans le tiers monde, il y a une offre très abondante de taxis personnels et collectifs, qui de plus sont très bon marché.

Bien qu'il n'y ait pas d'études statistiques sur ce sujet, on a l'impression que les prestations sexuelles peuvent s'acheter chaque fois meilleur marché en Argentine, et qu'elles sont offertes en général par des personnes qui en sont venues à la conclusion que louer leur corps est une des rares options qu'elles ont pour gagner leur vie.

Faire de bonnes affaires à toute heure

L'armée des vendeurs ambulants ou installés sur un trottoir, offrant les marchandises les plus variées, est un autre avantage du tiers monde, largement présent en Argentine. On peut vraiment faire de bonnes affaires dans n'importe quel moyen de transport public ou dans la rue, et bien que certains vendeurs ne répondent pas aux canons esthétiques de la revue *Gente* (aveugles, amputés, paralysés, édentés, habits râpés), les avantages de cela compensent largement les inconvénients de ceci. Chez nous, il est très facile de garder le pare-brise de sa voiture propre car beaucoup d'enfants en âge scolaire s'en chargent.

Nous avons énuméré une série d'avantages pour ceux qui vivent aujourd'hui en Argentine et qui ont de l'argent à dépenser au-delà de ce qu'exigent leurs besoins de base. Sans doute ces personnes rencontrent-elles aussi des inconvénients. L'un d'eux est, pour celles qui n'ont pas la sensibilité tota-

lement anesthésiée, la vue de la misère et de la souffrance des autres, ce qui n'est guère agréable. Un autre inconvénient est le manque de confiance qui envahit une société aussi divisée économiquement et qui se traduit par la peur qui se répand chez les riches - de façon exagérée mais non entièrement fautive - d'être attaqués par les pauvres. Presque toujours, les pauvres s'attaquent entre eux, mais il y a toujours des faits inattendus et les riches craignent une telle possibilité, ils se tourmentent, s'enferment dans des ghettos gardés par des polices officielles ou privées, sortent dans la rue avec défiance, dissimulent leurs habitudes. Autre inconvénient enfin, c'est la sensation de précarité qui envahit tout le monde, spécialement les riches qui ont du temps pour y penser, c'est le sentiment de vivre dans une société qui a beaucoup perdu de sa légitimité et qui est si vulnérable aux mauvais vents internationaux.

Il y a des inconvénients évidents - et il est inutile de les expliquer - à vivre dans le tiers monde en ayant peu d'argent. Ne pas avoir d'argent est très dur. Il y a dans cette situation des millions d'habitants et quelques millions de malades et de personnes nécessitant des soins de santé en Argentine. Qu'est-ce que tout cela a à voir avec les maladies que rencontrent les médecins et les autres travailleurs de la santé ?

Questions de santé et de soins

Pour notre pays, on a décrit un profil épidémiologique et une offre de services de santé de nature duale. D'un côté, on rencontre une population relativement plus riche, qui est atteinte par des maladies dégénératives et, lorsqu'elle est très riche, qui connaît les taux d'accidents les plus élevés correspondant à la pratique des sports chers et risqués, comme la plongée sous-marine par exemple. Malgré cela, la mortalité de cette population est faible, et certainement semblable à la moyenne en vigueur dans les pays du premier monde. Dans ce groupe de population, apparaît une demande de services de santé très particulière : tout se passe comme si tout le monde était

mal à l'aise avec son aspect physique, mais seuls les riches ont les moyens de le changer substantiellement grâce aux progrès de la chirurgie plastique. Pour ce groupe, il existe une offre importante en matière de santé, de diagnostic et de thérapie, depuis les thérapies intensives très sophistiquées en cas d'urgence, jusqu'aux soins de "réfection" que peut offrir une médecine toujours plus efficace et coûteuse. Une industrie de la santé dont l'unique objectif est le profit est prête à offrir ses services aux riches et aux pauvres ; les premiers sont ses clients naturels, les seconds le seraient si l'État était en mesure de payer pour eux. La qualité de ces services est variable : ils sont bons pour tout ce qui concerne l'hôtellerie et en général pour tout ce qui se voit, ils sont médiocres dans la mesure où la recherche des bénéfices interfère avec les décisions en faveur d'une bonne médecine, ils sont mal orientés dans la mesure où cette médecine n'a pas l'habitude de prendre en compte les pathologies très répandues qui ne

donnent pas lieu à des bénéfices économiques.

Pour les pauvres, les maladies qui les atteignent et les services de santé auxquels ils ont recours sont différents. Le tiers monde a ses propres maladies caractéristiques : la dénutrition avec les maladies infectieuses qui l'accompagnent et d'autres infections parasitaires. Les enfants qui vont naître auront un poids faible et leur croissance sera lente et réduite. La tension et le désespoir dans leur vie quotidienne les font davantage recourir aux drogues (spécialement l'alcool et le tabac) et au suicide, et engendrent des maladies psychosomatiques de toute espèce. Ils sont beaucoup plus exposés à la violence, y compris celle engendrée par la police. Quand ils cherchent à être soignés (chose qu'ils font lorsque leur maladie, quelle qu'elle soit, a atteint un degré très avancé), ils rencontrent les barrières dressées avec soin par la Banque mondiale et ses agents locaux : spécialement dans les hôpitaux autonomes dans leur gestion, il

faut passer un examen de pauvreté pour prouver qu'on ne peut pas payer, et si on ne le prouve pas, on paie selon un pourcentage de revenus tout à fait inacceptable. Dans ces deux cas, les pauvres ne vont pas pouvoir accéder à la totalité de la connaissance médicale qui est potentiellement disponible pour tout le monde. Nous en revenons à la question qui était au début de cet article : si vous êtes pauvre, essayez de vivre dans un pays du premier monde, ou dans un pays qui prend soin de ses pauvres (car il y a des pays pauvres qui se préoccupent beaucoup de leur population pauvre). Si vous êtes suffisamment riche, vous pouvez, si vous le désirez, aller vivre en Europe, mais sachez qu'il y a beaucoup d'avantages comparatifs en Argentine. Ne les écartez pas d'entrée.

Madres de la Plaza de Mayo

Traduction DIAL.

En cas de reproduction, mentionner la source DIAL.

*Le Comité catholique
contre la faim et pour le développement
est l'un des partenaires financiers de DIAL.*

DIAL • 38 rue du Doyenné - 69005 LYON • Tél. 04 72 77 00 26 • Fax 04 72 40 96 70 • E-mail : dial@globenet.org

Abonnement annuel : France 410 F • Europe 455 F • Avion Amérique latine - Afrique 515 F • USA-Canada 505 F

**Points rencontre à Paris : CEDAL (Centre d'Etude du Développement en Amérique latine) - 43 ter, rue de la Glacière - 75013 Paris
Tél. 01 43 37 87 14 - Fax 01 43 37 87 18 et Service Droits de l'Homme - Cimade - 176 rue de Grenelle - 75007 Paris - Tél. 01 44 18 60 50
Fax 01 45 55 28 13.**